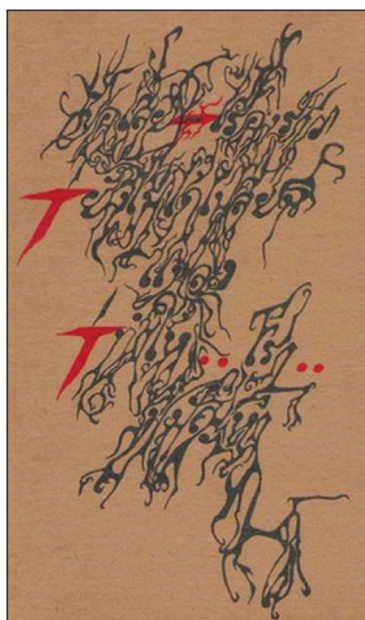


Jean Marcel

Fractions 6



Carnets

• Chaque être, façonné de mille hasards, est la chance que l'univers se donne à lui-même de multiplier son propre destin.

JEAN MARCEL

Fractions 6

DE COURBERON

DU MÊME AUTEUR

- Rina Lasnier*, Montréal, Fides, 1965.
- Jacques Ferron malgré lui*, Montréal, du Jour, 1970 ; 2^e édition augmentée, Montréal, Parti pris, 1978.
- Le Joual de Troie*, Montréal, du Jour, 1973 [prix France-Québec] ; 2^e édition augmentée, Montréal, Louise Courteau éditrice, 1982.
- La Chanson de Roland*, Montréal, VLB éditeur, 1979 ; Montréal, Lanctôt éditeur, 1996.
- Le Chant de Gilgamesh*, Montréal, VLB éditeur, 1979 ; Montréal, Lanctôt éditeur, 1998.
- Le Québec par ses textes littéraires 1534-1976* (en collaboration avec Michel Lebel), Montréal et Paris, France-Québec et Nathan, 1979.
- Poèmes de la mort : de Turolde à Villon*, Paris, Seuil, coll. « 10/18 », 1979.
- Tristan et Iseult*, Montréal, Louise Courteau éditrice, 1982.
- Triptyque des temps perdus* :
1. *Hypatie ou la fin des dieux*, Montréal, Leméac, 1989 [prix du roman de l'Académie des lettres du Québec (Molson)].
 2. *Jérôme ou de la traduction*, Montréal, Leméac, 1990.
 3. *Sidoine ou la dernière fête*, Montréal, Leméac, 1993.
- L'Anneau du Nibelung de Wagner* (traduction et introduction), Montréal, VLB éditeur, 1990.
- Pensées, passions et proses*, Montréal, l'Hexagone, coll. « Essais littéraires », 1992.
- Des nouvelles de Nouvelle-France*, Montréal, Leméac, 1994.
- Fractions 1*, Montréal, l'Hexagone, coll. « Itinéraires/Carnets », 1996.
- Fractions 2*, Montréal, l'Hexagone, coll. « Itinéraires/Carnets », 1999 [prix Victor-Barbeau].
- Sous le signe du singe*, Montréal, l'Hexagone, coll. « Fictions », 2001.
- Lettres du Siam*, Montréal, l'Hexagone, 2002.
- Barlaam et Josaphat ou le Bouddha christianisé* (récit du XII^e siècle traduit en français moderne), Montréal, Lanctôt éditeur, coll. « PCL / Petite Collection Lanctôt », 2004.
- Fractions 3*, Saint-Patrice-de-Beaurivage, De Courberon, 2009.
- Fractions 4*, Saint-Patrice-de-Beaurivage, De Courberon, 2010.
- Fractions 5*, Saint-Patrice-de-Beaurivage, De Courberon, 2012.
- Jacques Ferron malgré lui* (réédition revue et augmentée), Québec, Presses de l'université Laval, 2013.
- Le Ramakien en français*, Pondichéry, éditions Kailash, 2013.
- Histoires des pays d'or*, Bangkok, éditions Soukha, 2013.
- La Chanson de Roland, Métamorphoses du texte*, Orléans, Éditions Paradigme, 2014.
- Siam d'hier Thaïlande d'aujourd'hui, par les textes en français du XVII^e siècle à nos jours*, Bangkok, éditions Soukha, 2014.
- Méditation de Thaïs*, Québec, Presses de l'université Laval, 2014.
- Carmina burana*, Paris, éd. Hochroth, 2014.

Les données de catalogage avant publication sont disponibles à Bibliothèque et Archives nationales du Québec et Bibliothèque et Archives Canada.

Les Éditions De Courberon
500, rue Principale
Saint-Patrice-de-Beaurivage (Qc)
Canada G0S 1B0
info@decourberon.com
Téléphone : 418 609-3458

www.decourberon.com

Image en couverture :
Calligraphie siamoise 1, Suksan Seweelanlop

ISBN 978-2-922930-70-2
Dépôt légal - Bibliothèque nationale du Québec, 2014
Dépôt légal - Bibliothèque nationale du Canada, 2014

© Éditions De Courberon et Jean Marcel, 2014.
Tous droits réservés pour tous pays.

SODEC
Québec 

Les éditions De Courberon remercient la Société de développement des entreprises culturelles (SODEC) du soutien accordé à leur programme de publication.

*À Bianca,
pour célébrer
un demi-siècle
d'une singulière amitié.*

- Je ne m'en rendais pas compte, on vient de me le signaler : avec ce présent petit volume de fractions, on aura dépassé le millier de pages de la série, qui n'est pas près de s'achever puisque j'y ai trouvé mon nid... et quelques lecteurs. Il est vrai que les trois derniers n'ont pas la contenance des trois premiers, ceux-ci résultant de carnets dispersés sur quantité d'années – alors que les plus récents ne couvrent tout au plus qu'une ou deux années. À ce rythme, je compte bien tout de même parvenir en bout de piste avant le lièvre.

- Depuis que j'ai entamé le scribouillage de ces carnets dans les années 60, il s'est produit un tel bouleversement dans le matériel de l'écriture que la plupart des fractions qui vont suivre ont été rédigées

directement à l'ordinateur. Les carnets de papier sont désormais réservés aux voyages et déplacements – c'est-à-dire aux instants où je ne me trouve pas à portée de ma console. Il est vrai que l'on peut se munir d'un portable pour rédiger en tous lieux. Mais outre que je trouve inconfortable de taper sur un si minuscule clavier, je mets à profit ces instants d'éloignement pour me désintoxiquer de l'écran.

- Le silence n'est pas l'absence de toute résonance ou de tout bruit; il est l'intime frémissement de l'univers; chaque fois que l'oreille se tend pour l'entendre, l'esprit en reçoit comme une confidence.

- Ce que nous appelons « découverte » n'est jamais la révélation de l'objet même, mais la « trouvaille » d'un énoncé (image ou verbe) par laquelle nous lui conférons une certaine existence. Dans *Parfisal* de Wagner, le roi Amfortas ordonne au terme

de la cérémonie : « Découvrez le Graal... »
Par ces mots, il lui donne en quelque sorte sa substance.

- Tout ce qui introduit, éveille et maintient l'esprit dans l'ordre de l'invisible doit d'être tenu pour le pain essentiel.

- Rien n'est plus drolatique ni plus cocasse que des entretiens ou des discussions entre amis sur les événements politiques de l'heure. On n'en connaît ni les tenants ni les aboutissants, mais on discute à perte d'haleine sur les idéologies dont ces événements seraient la manifestation, alors que lesdits événements reposent le plus souvent sur des règlements de compte au sein de la grande mafia politicienne sous des figures d'affrontements éternels droite-gauche. On se souviendra de ce journaliste tenu en otage dans un pays musulman qui avait donné lieu à des disputes merdiques sans

fin sur le fondamentalisme, les confréries islamiques et le néo-colonialisme. Or, on apprend longtemps plus tard que le journaliste avait été l'amant de la femme du général qui l'avait fait séquestrer. Disputer de politique, c'est le Café du Commerce à perpétuité. Quand on pense au nombre de données qu'il faut pour parler sérieusement de quelque sujet que ce soit, on s'étonne qu'on puisse discourir avec tant d'assurance sur des choses dont nous ne savons rien. La chicanerie des assemblées de « dépités », des sénats séniles et des oppositions opposables n'en méritent peut-être pas tant.

- Il faut beaucoup de grandeur d'âme pour concevoir des choses simples. Tel objet oublié dans un décor d'un tableau de Rembrandt...

- L'attention est un état tout mental à la fine pointe de la conscience; elle sert de

scalpel à celle-ci pour ouvrir, pénétrer et scruter le réel afin d'en dégager la teneur précise en vérité.

• L'oreille fourchue : J.-P. m'entretient de ses *calculs rénaux*; je me demande pourquoi il y fait intervenir *Cyrano*! Et lorsque le même me parle de *viscères*, j'entends *vipères*. Éric s'est acheté des *slips*; je me demande ce qu'il va faire avec des *frites* à cette heure; le même encore parle d'*ordinateur*, j'entends *anniversaire*. Allez y comprendre quelque chose! Patrick, tôt le matin, m'offre un *jus de fruits* (prononcé à la belge, cela donne; *frouits*; je lui réplique qu'il est trop tôt pour du *whisky*... François me demande un *soda*, je lui sers un *thé vert*. Rosine : *Je me suis réveillée avant vous devient je me suis allongée devant vous*. Je ne fais pas mieux en thaï : Jo me conseille de changer mon *plasseteur* (*plaster*), je lui réponds que le temps n'est pas encore venu de changer mon *passeport*. L'oreille « fourche » donc dans toutes les langues,

semble-t-il. Salima me dit qu'elle n'a droit qu'à *vingt kilos*, j'entends qu'elle a cassé son *ventilo*... Marie-Laure me demande si je veux le numéro *tout de suite*, j'entends qu'elle veut m'offrir une *pâtisserie*. La même me parle d'une *usine de déchets*, que j'interprète comme un *musée Majestic*. David : *la portière est mal fermée : la sorcière est malfamée*. Patrick : *des spots éclairaient* devient *despote éclairé*.

- C'est Anatole France, je crois, qui affirmait que s'il avait à choisir entre la beauté et la vérité, il choisirait la beauté. Libre à lui! Il en avait bien le droit. Mais c'était décidément mettre la vertu avant les vœux. Pilate demande à Jésus : Qu'est-ce que la vérité? Et Jésus ne répond pas. Parce qu'il sait, il sait qu'elle est inexprimable, qu'elle est la seule réalité, qu'elle seule est réalité. Il se tait – ce qui est beaucoup dire; après tout, il est le Verbe. La vérité n'est pas une abstraction intransitive, il faut bien que vérité soit vérité de quelque

chose. Ce qu'elle montre n'est rien d'autre que la réalité au-delà d'elle-même, qu'elle pointe ainsi, vérité de la vérité. Qui donc encore disait qu'elle est là où le cœur a le plus de joie? Elle ne se définit pas, elle s'éprouve, se vit, inexplicablement. La beauté n'est dès lors qu'un chemin qui mène à la vérité... Est-ce Goethe ou Stendhal qui disait que la beauté était une promesse de bonheur? Une promesse, rien qu'une promesse, non le bonheur lui-même, qui ne saurait toutefois se manifester sans cette promesse. Beauté, introduction à la vérité. Vérité, initiation à la Réalité, qui est bonheur suprême. Le prisme croît en intensité : Je suis la Voie, la Vérité, la Vie... On peut choisir la voie et n'aller nulle part.

- Qu'est-ce que l'on peut donc avoir contre le hamburger? Il s'avère pourtant une nourriture saine et complète, composé de pain, de laitue, de tomate, d'oignon, de garniture à volonté, de condiments de

même : fines herbes, sel, poivre, moutarde ou mayonnaise. Si tous ces ingrédients se trouvaient disposés à plat dans une assiette de porcelaine anglaise, il n'y aurait rien à redire. Mais voilà : sa forme rebute pour de tout autres raisons que son aspect, par exemple parce qu'on le croit américain et qu'on l'associe aux diverses chaînes de restauration vulgaire, laquelle, en vérité, est le plus souvent loin d'utiliser des denrées de qualité. Et il faut bien dire que la seule manducation d'un hamburger n'est guère très délicate et exige force besogne des mandibules. Mais pourquoi donc en va-t-il tout autrement du sandwich que l'on retrouve jusque sur les plateaux des buffets les plus sophistiqués? Cette tartinade ennoblie est pourtant née du même principe. Mais le sandwich a bénéficié (même si on ne le sait plus aujourd'hui) d'avoir été inventé au XVIII^e siècle par une sommité de l'amirauté britannique, John Montagu, lord de Sa Majesté et quatrième comte de Sandwich. Ça fait plus distingué. L'amiral l'inventa,

dit-on, pour lui permettre de se restaurer à bons frais et rapidement à même sa table de travail sans avoir à la quitter ni à se salir les mains. Cette invention ne fait-elle pas de lui le père du *fast food*? Il fut accusé de haute trahison (sinon de corruption) pour avoir participé à la défaite navale anglaise qui allait conduire les Américains à leur indépendance. Ce qui n'est pas une raison très sérieuse, semble-t-il, d'opposer son sandwich titré au hamburger anonyme, qui sait parfois, sur de bonnes tables (et sous de bonnes fourchettes), se faire fort gastronomique.

- Chaque être, façonné de mille hasards, est la chance que l'univers se donne à lui-même de multiplier son propre destin.

- L'immensité incommensurable de l'univers est la seule mesure susceptible d'assurer la paix de l'esprit. Si Pascal dit que « le silence de ces espaces infinis

m'effraie », il faut se rendre compte qu'il met ce discours dans la bouche d'un libertin qui ne voit rien derrière ces folles dimensions.

- Dès que la poésie s'évade de son registre pour faire croire autre chose que ce qu'elle est, elle perd de sa puissance.

- La seule loi immuable de la destinée humaine semble être la bêtise, immanquablement assortie de la cruauté. Ceux qui en dérogent sont des sages, ou des saints – de ceux en tout cas que la *Bible* dénomme les justes.

- Reçu assez de confidences pour savoir que les fantasmes et désirs de chacun sont aussi divers et singuliers que la nuance de la couleur des yeux ou les empreintes digitales.

- Quels que soient le tempérament et les manies de chacun, il y a grand avantage à ritualiser, autrement dit à automatiser, les gestes quotidiens; cela laisse l'esprit vaquer à des occupations souvent plus salutaires et bénéfiques.

- Patience : apprendre à surmonter le temps, broyeur qui malaxe toutes choses.

- C'est par l'intellect que l'on cherche, c'est par l'esprit que l'on trouve.

- « Vive Bach, vive Offenbach! » Est-ce de Jean Cocteau ou de Claude Gauvreau? Ce serait bien là une déclaration de leur genre à panache à tous deux. Quoi qu'il en soit, il se trouve que j'ai un faible (différencié, il est vrai) pour l'un et l'autre de ces musiciens. Du second, je viens de découvrir un curieux *Concerto militaire pour violoncelle*, qui n'a rien de

martial, plutôt miniaturiste et « soldats de plomb ». Charmant, comme tout ce qu'a composé cet Allemand francisé, plus près du vieux Vivaldi que de Massenet (son contemporain), ou que de Carl Maria von Weber (son compatriote).

- ... De six ascètes...

- L'armature culturelle d'un peuple (sa mentalité, ses coutumes) est historiquement bien antérieure à l'apparition de ses croyances religieuses. La religion en est absorbée par la culture et en prend la teinte; c'est ce qui explique que le christianisme des Espagnols n'est pas celui des Suédois, etc. La culture est première et détermine le déploiement de la foi. Cela est valide pour les monothéismes comme pour l'animisme, ou même l'athéisme. Le libre-penseur français typique, rigide et souvent impitoyable, n'a rien à voir avec l'incroyant slave dont l'incroyance

frôle le mysticisme et garde des relents d'orthodoxie.

- – Pourquoi donc faut-il que ce soit des cons qui soient si riches? – Parce que s'ils étaient pauvres, ils ne seraient pas si cons.

- À force de vouloir faire bref, La Rochefoucauld fait souvent obscur; il faut lire les maximes précédentes ou les suivantes pour entendre l'entier de son intention; ce n'est pas un classique (il ne l'est que par la restriction de son lexique et la gaine de sa syntaxe), c'est un baroque qui s'amuse, ou qui courtise, timidement.

- Le fabuleux maître-queux Vatel, créateur de la crème Chantilly, parce que les poissons qu'il devait servir à Louis XIV, invité de son maître le Grand Condé, sont arrivés pourris, se suicide de honte et de

désespoir. En s'ouvrant les veines – un peu aussi, avouez, parce qu'il espérait que le roi le remarquât et le fît passer à son service. Mais quoi qu'il en soit des motifs d'un suicide si ancien, on peut douter que la scène puisse se répéter dans les arrières-cuisines de nos restaurants.

- ... à ce moment imprécis de la naissance du jour où l'on ne sait pas encore s'il sera d'or ou d'argent...

- X a les mains comme un ouragan : tout ce qu'il touche ou manipule, il le laisse choir ou l'abîme. Ce n'est pas chez lui un problème de motricité, mais un tic de l'esprit – comme s'il refusait la présence des objets.

- Observer, se rendre attentif sans insistance, non pour juger, évaluer, donner un sens, mais simplement pour

contempler la radieuse présence de ce qui est.

- C'est le temps qui passe, mais c'est nous qui vieillissons – comme il est étrange que le temps, lui, ne vieillisse jamais...

- Tout n'est qu'illusion. Cette assertion souventes fois entendue ou citée, demande à être commentée. D'abord par ce qu'elle ne veut pas dire. Elle ne nie pas l'existence du réel, loin de là; elle signifie seulement que notre esprit, étant constitutivement limité dans son appréhension du monde, la complexité de celui-ci ne saurait lui apparaître telle qu'elle est. L'illusion ne trompe pas, elle cache. C'est le rôle de l'esprit de détecter ce qui précisément s'y dérobe. Je vois une fleur, contemple sa splendeur, sais déjà qu'elle fanera. Mais ce qu'il faut d'effort pour savoir, c'est que cette fleur fut graine, qui vint de fleur à son tour, et ainsi de suite jusqu'aux origines de

la vie végétale il y a des milliards d'années. Ce savoir induit à la sagesse. La fleur n'est plus illusion; elle révèle à l'esprit-conscient sa pleine vérité. Toutes nos philosophies, disait à peu près Valéry, sont nées de ce que nous avons les yeux mauvais.

- Méditer, c'est se désengluer, le temps d'un songe, de sa petite histoire faite d'événements et d'environnements pour se fichier résolument au cœur de toutes choses.

- Le silence – ce murmure diapré de l'univers. Appuyé sur une espérance, il est Verbe et Parole.

- La bisbille est le commencement de la guerre. Le pacifiste qui rudoie ses proches ou ses voisins ne sait pas qu'il est un paradoxe vivant et que ce qu'il combat (la guerre) est au bout de sa chicane. Il n'y

a qu'une différence d'échelle, née de la même mesure.

- N'y a-t-il pas une contradiction, ou plutôt une contraction fulgurante (une « crampe » métaphysique), entre d'une part la loi rigoureusement mathématique de la matière et d'autre part ce flou vertigineux de la conscience, siège du libre agir en l'homme? Il y a la solution (que l'on pourrait dire « janséniste ») qui statue et choisit de croire que le libre arbitre relève de la loi de l'univers, l'autre qui hésite tout en laissant croire que cette nécessité du choix est le miracle et la singularité (au sens physique et mathématique, c'est-à-dire incalculable) introduits dans le cosmos. Dans l'état des choses, rien ne saurait départager, sinon la contradiction elle-même. C'est un vieux combat de l'esprit humain aux prises avec lui-même (lutte de Jacob avec l'Ange). Disons que pour l'instant la conscience sert à célébrer l'ancien singe que nous sommes.

- Le Bouddha n'enseigne pas une croyance, mais un nouveau mode d'appréhension de la réalité par la concentration de l'esprit appelée *méditation* et dont l'effet est de mener à la claire conscience de la vérité des choses.

- Ravel : *la Valse* (1919). Avec ses élans retardés ou carrément saccagés, ses rythmes concassés comme des débris de verre, ses timbres d'orchestration disloqués, ses entames de mélodie suspendues, ses marches harmoniques jamais résolues, et jusqu'à sa tonnante catastrophe finale, cette pièce musicale est plus proche de l'apocalypse que du noble tournoiement viennois. Remarquons la date : au sortir de la Grande Guerre. Le projet en avait été conçu quelques années avant, en hommage à la grande valse des Strauss qui devait prendre la forme d'un court ballet pour Diaghilev – celui-ci n'a finalement pas voulu de la partition d'après-guerre; il avait pourtant créé *le Sacre* quelques

années auparavant, mais il tenait ce poème symphonique de Ravel pour une « peinture d'un ballet » – jugement tacitement entériné par Stravinski. Ravel en avait fait, selon ses termes mêmes « un tourbillon fantastique et fatal ». Interprété par Celibidache, cela donne quelque chose de plus près de la *Valse triste* de Sibelius que du *Beau Danube bleu*.

- *Carnet du Siam*. Au cours de ses nombreuses visites en Thaïlande, l'écrivain Morgan Sportès, attentif à ce que je lui racontais de mon expérience de ce pays, me fit l'amitié de me suggérer de noter au jour après jour tout ce que j'y observais – comme un ethnologue, que je ne suis pas. Je m'y livrai tout de go, pensant en faire un livre que j'aurais intitulé *Miracles au quotidien*, y notant chaque jour une observation particulière, datée. Je me suis rendu compte à la longue que ces notes faisaient double emploi avec mes fractions (où j'ai déjà, dans les carnets

précédents, noté beaucoup de choses sur le sujet), ou qu'elles résultaient souvent non d'observations au jour le jour, mais parfois d'un souvenir ancien, ou d'une remarque générale que je n'avais pas encore consignée. Aussi, ai-je tenu, au lieu d'en faire le livre escompté, à créer une rubrique spéciale pour le présent carnet et pour ceux encore à venir, où je présenterai un choix des vues qui me sembleront les plus pertinentes. En fait, je ne fais que regrouper ce qui, dans mes *Fractions* précédentes, se trouvait à l'état épars. Et j'entame dès ici cette rubrique, que je dédie à l'ami Morgan.

1. On prétend que les Thaïs sont dotés d'un sixième sens qui leur permet, dès l'abord d'une autre personne (thaïe ou étrangère), de savoir tout à fait spontanément, mais surtout *inconsciemment* à qui ils ont affaire; ils ne jugent pas, n'évaluent pas, ne pensent pas en terme « critique », ni n'en changent, pour leur compte, leur propre

comportement par désir d'« ajustement », mais ils saisissent sur-le-champ la perception que l'on a d'eux. Ils n'en modifieront ni leur politesse proverbiale ni leur courtoisie, mais un radar les aura avertis des sentiments que l'autre ressent à leur égard.

2. Si vous demandez à un Thaï son âge, il commencera par lever les yeux au ciel comme pour chercher dans ses plus vieux souvenirs. Puis au terme de cette mystérieuse enquête intérieure, il vous donnera deux nombres suivis (21-22, ou 64-65). Ce n'est pas là le fait d'une incertitude, dont l'hésitation aurait été le signe, mais le fruit d'une très ancienne croyance qui veut que l'on compte l'âge à partir de la conception : en naissant, un Thaï a déjà un an. Le second nombre correspond à la naissance, mais elle n'a de cours que depuis qu'il y a l'enregistrement civil obligatoire, c'est-à-dire depuis assez peu de temps en terme de « coutumes ». On se demande alors pourquoi l'interrogé

a tant délibéré en lui-même lorsque la question lui est venue; en fait, il se demande, lui, pourquoi elle lui a été posée, tant les Thaïs n'accordent aucune espèce d'importance à l'âge, du moins pas comme nous le faisons. Une amie me confiait qu'elle ne savait même pas l'âge de son mari – non par indifférence, mais parce que ce « détail » ne l'avait jamais retenue. Pourtant, toute leur politesse est fondée sur l'âge, respect des anciens, etc. Un Thaï saura immédiatement s'il a affaire à quelqu'un de plus âgé (fût-ce d'un an!) pour s'adresser à lui en lui disant « phi » (aîné), ou « nong » (cadet). Un paradoxe de plus dans un monde qui n'en manque déjà pas...

3. Un administrateur français de grande surface me confiait que les Thaïs étaient réputés pour être les plus grands consommateurs au monde de produits de toilette : savons, shampoings, lotions diverses, dentifrices, parfums et cosmétiques de toutes sortes. Aussi,

la zone consacrée à ces articles est-elle d'ordinaire la plus imposante des supermarchés modernes. La plupart de ceux-ci étant d'origine étrangère (dont maints de France), les investisseurs n'ont cependant pas pour la toilette de leurs clients le même soin que pour leur vendre leurs denrées : les w.-c. n'y sont jamais équipés de cette douchette avec laquelle les Thaïs s'entretiennent après usage... Mondialisation standardisante oblige! On aurait souhaité un plus grand respect des coutumes hygiéniques dont les Thaïs sont aussi les plus grands abonnés de la terre.

4. *Krengdjay* : difficile à définir, ce sentiment qui n'existe nulle part ailleurs, composé d'une certaine crainte exaspérée d'importuner, d'une sollicitude troublée et d'un souci de vouloir absolument passer inaperçu. En lui adjoignant le *may pen rai* (« ne pas s'en faire ») et le *sanuk-sanuk* (« s'amuser ferme »), on obtient la « trinité » psychologique particulière des Thaïs – eux qui, paraît-il, n'ont par ailleurs

point de dieux. Mais cela n'empêchera pas un bon ami de vous appeler à trois heures du matin... pour vous souhaiter bonne nuit. Il s'avère qu'au milieu de toutes ces politesses dont on ne cesse de vous assaillir, ce que nous appelons en Occident « le sommeil protégé », ne fait pas partie, semble-t-il, du gabarit siamois.

5. Un vieil évêque français de Bangkok sous Rama III (1824-1851) avait l'habitude de conseiller aux marchands désireux de faire commerce au Siam de s'y présenter avec trois vaisseaux : le premier, chargé de cadeaux pour le Roi et les mandarins de la cour, le deuxième pour importer les marchandises et en exporter vers en l'Europe, le troisième, rempli à ras bord de patience... Une anecdote, fraîche de ce jour même, vous montrera que rien n'y a changé... du moins pour le dernier bateau. Je désirais me procurer un livre publié par un missionnaire français il y plus de quarante ans, l'imprimeur ayant été celui du collège de l'Assomption, que

je comptais d'abord explorer étant donné l'ancienneté vénérable de la parution. Après une heure et demie dans les embouteillages légendaires de la ville, j'arrive enfin en catastrophe à la librairie du lieu au moment de la fermeture, qu'on retarda cependant pour moi avec amabilité; on n'avait pas ce titre en stock, évidemment, mais la gentillesse de la libraire m'indiqua que je le trouverais assurément dans les locaux de l'imprimerie, juste à côté. Tout cela, et ce qui suit, déblayé en pur thaï, exclusivement, comme il se doit. La catastrophe devint alors tragédie : la réception de l'imprimerie venait de fermer. Je reviendrai donc demain. Le lendemain, la préposée à la réception de l'imprimerie me dit d'emblée qu'on ne l'avait pas, mais qu'il me faudrait consulter l'archiviste, qu'elle a la bonté de faire venir de l'étage au-dessus. Celle-ci, affable comme tout, me dit qu'elle regardera, qu'elle m'appellera dans deux jours pour que je vienne moi-même inspecter les livres susceptibles de contenir mon précieux trésor. Ainsi fut

fait, et je m'amène deux jours plus tard : je suis conduit aux archives du haut, où l'archiviste m'avait préparé avec soin, sur un carré de beau tissu historié, une pile d'énormes livres, lesquels étaient tous des dictionnaires, français-thaï, français-pâli, français-latin, mais pas ce que je cherchais. Je l'ai répété maintes fois : je cherche le précis de grammaire siamoise écrit par le Père Victor Larqué il y a fort longtemps. N'y aurait-il point moyen de regarder dans le fichier informatique que je soupçonne se trouver peut-être dans l'ordinateur que je vois là, et dont l'écran est recouvert d'un joli tissu de soie? Mais l'archiviste, ne sachant s'en servir sans doute, appelle au téléphone une collègue plus experte, qui ne sera disponible malheureusement que demain. Fidèlement de retour le lendemain matin, on me sert le thé avec force courbettes et courtoisie, et la collègue experte advient pour mettre plus d'une heure à allumer correctement l'ordinateur. Je comprends vite qu'elle ne sait pas écrire en caractères

latins et qu'elle en a un peu honte, surtout qu'elle risque de perdre la face devant l'archiviste qui regarde en badaude l'installation qui n'achève toujours pas; je prends l'initiative de lui offrir de taper moi-même le nom de l'auteur et le titre du livre en français. Peine perdue : le titre ni l'auteur n'y sont. Je dois me résoudre à rentrer bredouille. On s'excuse, de part et d'autre, de la déplorable situation. Tout de même curieux que les archives d'une imprimerie ne conservent pas au moins un exemplaire d'une parution ancienne. J'entreprends de redescendre le bel escalier de bois quand y monte un solide Thaï que j'identifie, à sa mise, comme un frère enseignant, étant donné le lieu du campus du collège de l'Assomption où nous sommes. L'archiviste, qui m'accompagne par politesse, me présente audit, qui me demande, par une curiosité toute d'aménité, ce que je suis venu chercher. Et je le lui dis. Suivez-moi, me dit-il à son tour. Nous redescendons à la réception de l'imprimerie, il se précipite avec ladite

préposée dans les tablettes de l'arrière-fond et me revient avec le livre tant convoité, dans une édition récente, tout emballée de papier transparent. Nous étions revenus à la case de départ, là où j'avais pourtant demandé à la réceptionniste si l'on avait ce livre dont je lui avais correctement écrit le titre et le nom de l'auteur en lettres majuscules lisibles. Quand j'en demandai le prix, on me dit : On vous le donne, moyennant un petit don discret que vous ferez dans le tronc de la cathédrale qui se trouve juste à côté. Je ne m'y fis pas prier. Et je regagnai mes pénates, content, au milieu des embouteillages de légende. J'ai même eu un moment l'envie de rentrer par bateau...

6. Un questionnaire conçu par des sociologues et statisticiens américains permet de connaître l'échelle des valeurs d'une société ou d'un peuple et de définir ainsi ce que l'on entend par « caractère national ». La grille comporte neuf articles, allant de l'orientation personnelle

au projet de carrière. Ledit questionnaire a été proposé en Thaïlande par le Dr Kumin avec le résultat suivant : il s'avère que l'indépendance de la personne est la première des valeurs des Thaïs, suivie de toutes les questions afférentes aux relations familiales, amicales, sociales. Et que la dernière des préoccupations de chacun pour son avenir personnel est l'ambition. Ce qui est plus instructif c'est de constater que le résultat est à l'inverse de ce qu'il a révélé pour les États-Unis où l'ambition de réussir était la première valeur, et l'accomplissement personnel dans la liberté, la dernière. Qu'en conclure sinon ce que la moindre observation révèle déjà?

7. *Loy kratong* : fête de la lumière? (article pour la revue belge *Présence des libertés*) Le bouddhisme est sans aucun doute la doctrine la plus accommodante et conciliante qui soit; elle a historiquement absorbé à peu près tous les cultes sur lesquels elle s'est greffée; principalement l'hindouisme que pourtant elle venait

implicitement quelque peu contester. Mais décrivons d'abord le cérémonial de cette fête de *Loy kratong* avant d'en interroger l'origine, l'histoire et la signification. Le royaume des Thaïs est à 95 % bouddhiste, plus précisément de l'École Theravada (Voix des Anciens), parfois improprement appelée « Petit Véhicule » par opposition au « Grand Véhicule » (Mahayana). Or, le soir de la pleine lune du douzième mois du calendrier bouddhiste thaï (habituellement en novembre du nôtre), ces Thaïs descendent en masse et en fête, sur le coup du couchant, vers les rives des fleuves, des rivières et des ruisseaux, des *klong* (canaux typiques de la Thaïlande), des étangs ou des bassins des temples. Ils y déposent sur les eaux une sorte de petit bateau (*kratong* veut précisément dire « bateau ») fait d'une tranche de tronc de bananier, artistement décorée de feuilles du même arbuste, de fleurs et surmontée de trois bâtonnets d'encens et d'une bougie. Le lancement à l'eau de ces petits sanctuaires flottants est censé

expulser et emporter loin de ceux qui se livrent à cette cérémonie tous leurs soucis, leurs peines et leurs ennuis. *Loy* veut dire « flotter », et le chant officiel de la fête est *Loy loy kratong* : « Flotte flotte, petit bateau... » Il faut voir l'effet, du haut d'un pont de Bangkok, des milliers de *kratong* qui illuminent jusqu'à embraser le Chao Phraya descendant vers la mer. C'est d'une féerie prodigieuse et inoubliable. Il en est ainsi à travers tout le royaume jusque dans les lieux-dits les plus reculés. Mais l'une des villes les plus célèbres pour l'ampleur de ses festivités, précédées d'un mirifique défilé de chars allégoriques, est sans aucun doute Chiangmai où l'on ajoute, à la mise à flot des *kratong*, des lancées de lanternes célestes blanches qui sillonnent ainsi le ciel jusqu'à tard dans la nuit (cette coutume serait plutôt récente et d'origine chinoise). Il y a aussi des défilés dans d'autres villes, notamment, à Bangkok, celui qui est traditionnellement assuré par les étudiants de l'Université Chulalongkorn, mais celui de Chiangmai est particulièrement

célèbre pour ses splendeurs en lumières, en couleurs et en reines de beauté... L'autre ville où les festivités sont des plus renommées est sans conteste Sukhothai pour des raisons que nous dirons plus loin; toute la province autour de cette ville est illuminée, le long de ses moindres routes et sentiers, de milliers de lampions sur perche distancés de 30 en 30 mètres. Au milieu des ruines de la vieille ville, qui fut la première capitale du royaume (ca 1280 – ca 1361), devant de vastes étangs propices à la navigation des *kratong*, a lieu chaque année un somptueux spectacle de son et lumière qui retrace l'origine légendaire de la fête; les corporations, compagnies et administrations diverses y rivalisent par l'exposition de *kratong* géants confectionnés de grains de riz peints de multiples couleurs : que le plus beau l'emporte! Et feu d'artifice, évidemment, pour que le ciel se fasse à son tour comme le miroir des eaux. Si la fête est si grandiose dans cette ville, c'est en raison de la légende qui y est attachée et que voici. Les

Hindous célébraient autrefois à la pleine lune du 12^e mois (correspondant à la fin des moussons) une fête appelée *Divali* en l'honneur de leur Trinité (Brahma-Shiva-Vishnu) en illuminant les rives du Gange de lanternes sur perche : du même coup, ils envoyaient certaines de ces lanternes sur les flots pour vénérer la déesse Gangaâ, « Mère des eaux » et qui a donné son nom au fleuve. Cette fête aurait été, à une époque fort ancienne, transmise aux Khmers du continent sud-asiatique qui furent alternativement et parfois simultanément hindous et bouddhistes. C'est d'eux, vraisemblablement, que le troisième roi de la première dynastie, Lu Taiï (1347-1361), emprunta la fête tout en désirant lui donner un caractère thaï : les lanternes y furent remplacées par des *kratong* alliant ainsi la fonction ignée de la lanterne à la navigation sur les eaux. La fille d'un brahmane de la cour, célèbre pour sa beauté et son art, aurait, diton, ainsi créé le premier *kratong* fabriqué

avec une tranche de tronc de bananier¹, de feuilles et de fleurs diverses, le tout fourré d'un lampion. Elle devint pour ce fait princesse du gynécée royal. Ce serait là l'origine de la célébration que les Thaïs auraient perpétuée sans interruption tout au long de leur histoire. Mais le problème est que l'on ne trouve aucune trace de cette fête dans le peu d'archives qu'il nous reste de l'époque et même des suivantes. Car cette solennité n'apparaît ensuite, dans des textes, que sous le règne de Rama IV (1851-1868), lui-même ancien moine bouddhiste pendant vingt-cinq ans avant de monter sur le trône, il aurait donc tenter de conférer à cette fête d'origine hindoue un caractère résolument bouddhiste en ajoutant l'encens et la bougie, articles familiers du culte rendu normalement au Bouddha. La légende de la princesse de Sukhothai

1. Depuis quelques années, modernité aidant, on employait aussi des tranches de polystyrènes – une loi en interdit l'usage à Bangkok en raison de son caractère polluant.

se trouvait en quelque sorte à servir de justification historique; et l'on est assuré que la fête telle qu'elle est aujourd'hui date de la période dite « Ratanakosin », correspondant à la dynastie actuelle, l'énigme historique est uniquement celle de la continuité depuis Sukhothaï et non de l'origine hindoue qui est désormais attestée. *Loy kratong* fête de la lumière? Ce n'est pas parce qu'on insère une bougie dans le *kratong* que l'on entend fêter la lumière. D'autant qu'il est évident que la fête du calendrier lunaire n'a rien à voir avec le solstice d'hiver qui ne se produit qu'un mois plus tard; elle marquerait plutôt (comme autrefois en Inde) la fin de la mousson. Et puis fêter la lumière au moment où elle va décliner? Et puis, la présence de l'eau y joue un plus grand rôle que le feu : sans cours d'eau pas de flottaison de *kratong*. Les Thaïs interrogés avouent qu'ils ont plutôt conscience d'honorer surtout dans leur geste la déesse des eaux, *Phra Mae Khongkha* – ce qui est encore un accommodement entre

la pratique bouddhiste et les croyances animistes. Qu'est-ce à dire sinon que cette fête thaïe, hésitante entre hindouisme et bouddhisme, n'offre aucun des traits de ce que l'on appelle ailleurs une « fête de la lumière ». Elle ne le serait que faiblement par opposition à l'autre grande fête thaïe : *Songkran*, fête par excellence de l'eau. D'autres pays de l'Asie du Sud-est fêtent sous d'autres noms et avec des nuances de variantes l'équivalent de *Loy kratong* : Birmanie, Laos, Cambodge et certains coins nord de la Malaisie (Penang).

- La seule vérité qui importe est celle de la présence de chacun dans un univers qu'il n'est pas près de comprendre, balloté entre énigmes et mystères.

- Le motet *Spes in alium* du compositeur anglais Thomas Tallis (1505-1585) est connu comme un de ces exploits rares dans l'histoire de la musique, mais point trop

inhabituels dans celle de la Renaissance, familière des expériences extravagantes. Il est écrit pour huit chœurs à cinq voix : sa progression va d'une voix solitaire, qui monte ensuite à deux, puis à trois voix, ainsi jusqu'à quarante, chacune gardant son autonomie; après un acmé éclatant dans une tonalité étonnamment moderne de *ré majeur*, la masse musicale se rétracte comme une marée, voix par voix jusqu'à celle, unique, du début. Son écriture en contrepoint est une des merveilles de tous les temps, mais on n'a point tout dit de sa véritable prouesse tant qu'on n'a pas insisté sur son incomparable musicalité : le chant, emmêlé jusqu'au vertige, libère comme une lumière de sonorités augustes propres à évoquer ou à provoquer l'extase. Le texte latin, du rite *Sarum* (variante du rite romain au diocèse de Salisbury avant la Réforme protestante) est une leçon de « matines » librement adaptée du *Livre de Judith*. Quand on sait d'autre part que Tallis était catholique et que son motet a été écrit au plus fort des persécutions

contre ceux qui étaient demeurés fidèles à Rome, verbe et voix s'allient d'autant pour témoigner d'un moment particulièrement tragique de l'histoire de l'Angleterre.

- Sacha Guitry : une fois qu'on a bien ri à deux ou trois de ses mots d'esprit et qu'on lui en a peut-être trouvé du génie, on se rend compte que toutes les citations qu'on lui attribue sont concoctées sur le même modèle, sur le même sujet et cherchent les mêmes applaudissements. On s'en lasse, et l'on se prend à n'apprécier que l'admirable comédien qu'il était. Moins pitre en tout cas que ne l'était cet autre arrangeur de bons mots, cet autre comique qu'était Jean Cocteau. Je ne résiste pas tout de même à citer ce que je considère comme son meilleur mot, en tout cas le mieux approprié à ma situation : à un auteur qui lui disait : « Je viens vous offrir mon dernier livre », Guitry répondit à brûle-pourpoint : « Mais j'espère bien... »

- Contempler une fleur, ce n'est pas simplement s'enivrer de ses formes, de ses couleurs et de ses parfums, c'est surtout voir à travers ces apparences splendides la longue lignée qui, de fleur en graine, remonte aux origines de la vie. Alors seulement la fleur porte son sens à l'esprit.

- L'histoire se distingue à peine du récit de fiction, si ce n'est par la recherche supputée d'une certaine vérité des faits. Tous les grands historiens, d'Hérodote à Michelet, furent d'abord de bons écrivains. L'organisation des faits, si elle n'est pas un critère de véracité, est du moins un bon critère de l'art.

- Bach est toujours égal à lui-même, il ne déroge pas de sa perfection – c'est même sa caractéristique dans le ciel des musiciens –, mais il n'a jamais été aussi lui-même, semble-t-il, que dans sa *Cantate 51* pour soprano et trompette :

le lustre de la voix et l'éclat du cuivre qui se courtisent en une poursuite céleste où c'est l'instrument qui semble déclamer les paroles du texte cependant que la voix s'échappe dans de bienheureuses volutes cuivrées.

- Philippe Jean-Marie Colonna, *Passeport numéro 1*, Bangkok, éd. Trace lumineuse, 2014. En guise de petite préface : Que demander de plus au destin? Il est né prince et comte, d'une famille riche de son industrie de luxe, d'une beauté à faire fondre ces dames; il a vécu la guerre dans la Croix-Rouge (ce qui ne veut pas dire sans risque), a fait le tour du monde à trente-quatre reprises (c'est plus que ne le chante le ténor des *Cloches de Corneville*), homme de toutes les professions (aviateur, infirmier, acteur, athlète, photographe, voyageur et agent de voyage, homme d'affaires diverses; il a connu tout ce que le grand monde avait de grands noms, a échappé par trois fois

à des catastrophes de bateaux ou d'avions qu'il avait élégamment ratés, s'est toujours trouvé au bon endroit au bon moment, et comme si tout cela n'était pas suffisant, il est encore très vif à un âge vénérable. Il offre dans ce petit livre de mémoires à sa famille et à ses innombrables amis le récit des grands moments de sa somptueuse vie – une sorte de conte de fées narré par un prince charmant, donation précieuse qu'il vient ajouter à toutes ses générosités légendaires. Tout ne s'y trouve pas, bien sûr, et on aurait aimé lire aussi par le détail la narration de ses séjours dans les pays fabuleux qu'il a visités. Un vieux manuscrit de plus de deux cents pages, retrouvé récemment, en faisait état, mais n'aura tout au plus ici à peine servi à étoffer quelques passages, rien de plus. La brièveté aussi est un noble don. Il ne faut donc pas y chercher Saint-Simon ou Chateaubriand (deux autres nobles), car le mémorialiste a choisi dans ces pages le mode qui convenait pour entretenir des proches : le ton intime de la conversation,

parfois à bâtons très rompus. Ce choix ne retient pas le style d'être alerte et vigoureux, sans effets recherchés comme sans images rhétoriques vaines; les familiers reconnaîtront sans hésitation sa voix. La mélodie ainsi conférée au récit n'y est pas toujours linéaire ou chronologique, et on se plaît ici aux modulations ingénieuses, aux retours en arrière ou aux anticipations mesurées. L'unité qui en ressort est toutefois manifeste, elle tient à la qualité la plus puissante de tout mémorialiste, qui se ressent fort dans ces pages : la satisfaction d'avoir vécu avec passion. Pour tout dire, même le lecteur qui ne serait pas du cercle familial ou du club des amis prendra ici plaisir à découvrir une des figures les plus singulières que j'aie connues.²

- *Quatre sœurs* de Junichirô Tanizaki : c'est un exploit de tenir le lecteur en haleine pendant 800 pages avec une

2. Pour se procurer ce livre : azibaza.com/colonna.

suite d'événements d'une trivialité déconcertante, résultant du labyrinthe de la bienséance japonaise. D'une touche à l'autre de ce tableau-fresque, imperceptiblement, la vie simple se fait fabuleuse. On ne résiste pas à cette forme de génie. Elle est dans la tonalité ouverte par Proust.

- S'aimer soi-même est la seule façon de se dégager de l'égoïsme – à condition de ne pas aimer en soi sa propre personne, mais l'univers qui y est inscrit.

- Maîtriser, en termes de méditation, ne veut pas dire contrôler, mais faire preuve de docilité à l'égard des énergies du corps.

- Le paradoxe est la forme que se donne une vérité un peu tordue – mais vérité tout de même.

- Nous n'interprétons le monde qu'à travers des bribes d'information et de savoir, mêlées à nos fantasmes – comment voulez-vous que nous ayons une seule idée juste?

- Le tourisme de masse apparaît comme une seconde vague à peine modifiée des conquêtes coloniales de jadis : même curiosité indécente, même satisfaction de soi à voir les autres, même domination inconsciente... on y ajoute encore la vulgarité – car la colonisation de naguère avait encore du panache.

- La sagesse n'est pas un discours, et les sages ne sont point des « philosophes ». Tous ceux que j'ai pu connaître au cours de mon existence se ressemblaient surtout par leur « présence » et leur verbe modeste et lumineux : nul souci d'originalité – sinon ils n'auraient pas été « sages », la sagesse consistant toujours à réduire la

part de la « personnalité » au profit d'une certaine compréhension du monde. Il faudrait se méfier d'un sage « original ».

- Se résoudre à voir la vie par la profondeur du microscope et l'altitude du télescope plutôt que par la lorgnette, chacun, de sa petite histoire et son environnement prosaïque.

- Il y a des discours grandiloquents sur l'informatique qui font rire (ou sourire et parfois pleurer) : nous sommes déjà dans l'avenir... les jeunes d'aujourd'hui, tout le monde entre en contact avec tout le monde, on sait tout, c'est merveilleux, etc. À les entendre, l'humanité n'aurait vécu que sous forme d'une tribu de crétins avant internet. Et pourtant, il suffit de savoir que près de la moitié des six milliards d'hommes de la planète vivent encore sans électricité. 1 % des vivants de la planète ont accès, sous une forme ou

sous une autre (personnel, de travail, des arcades), à un ordinateur. Cela fait rêver... ou baisser le caquet.

- Est-ce bien la même racine de l'esprit humain qui lui fait rechercher avec avidité à la fois des nouvelles (des actualités) et des fictions? En tout cas, les unes et les autres se partagent en commun la narration sans cesse rapportée et se faisant désirer. Dans leur aspect « accro », journalisme et roman auraient-ils partie liée au tréfonds de la conscience?

- La terre, dans sa partie solide, est une immense colline discontinue que l'eau n'est pas encore parvenue à submerger. Mais, patience, elle y parviendra. La terre est paradoxalement une planète d'eau.

- On ne dira jamais assez le côté détestable et délétère de ce que l'on

n'appelle plus désormais que « société de consommation ». Mais quand je me promène dans un centre commercial et que je vois ces gens avec leur panier plein de victuailles, je me dis qu'il y a un siècle, ces bonnes gens auraient certainement eu faim : vaut-il mieux être idiot le ventre vide, ou idiot le ventre plein? Ce qui est détestable, ce n'est donc pas de consommer, mais de gober tout ce que le système imagine et entretient pour faire en sorte que chacun consomme toujours davantage et sans réels besoins.

- L'histoire de tous est faite de l'histoire de chacun. Le plus petit contribue inconsciemment, ne serait-ce que par son souffle, à modifier la configuration du tout.

- Il m'est arrivé dans des pages précédentes de ces fractions d'évoquer ceux que j'ai appelés « mes maîtres », rendant ainsi hommage aux esprits qui ont

contribué à la formation du mien. Mais j'y ai omis l'évocation d'une institution qui n'aura pas été négligeable dans le modelage de ma disposition à la culture; il s'agit de Radio-Canada. Qui écoute ou regarde aujourd'hui ce qu'est devenue cette usine d'images et de sons n'aura pas idée de ce qu'elle pouvait être entre, disons, les années 52 et 65. Des émissions comme *Sur toutes les scènes du monde* (radio), *les Beaux dimanches*, le *Téléthéâtre* de Radio-Canada, ou *En première*, ou le *Théâtre populaire* ou le *Théâtre d'été* (télévision) nous ouvraient un monde qui non seulement nous charmait, mais littéralement nous formait – à une époque où la vie culturelle, dans les événements « sociaux » de la cité (spectacles, concerts, etc.), se faisaient plutôt maigres. C'est ainsi que je garde encore des souvenirs émus et fabuleux de pièces de Giraudoux (*Ondine*, avec la belle Denyse Saint-Pierre), de Marcel Dubé (*Zone* et *Au retour des oies blanches*), d'Agatha Christie (une adaptation des *Dix petits nègres*, avec

le merveilleux Jean-Pierre Auger), et de tant d'autres – époque bénie où André Laurendeau pouvait consacrer le lundi matin son éditorial du *Devoir* à la *Phèdre* jouée à la télé la veille... La radio surtout, avec des émissions du type « essais », nous livrait des textes de Jacques Godbout, André Belleau, Yves Préfontaine, Hubert Aquin, Fernand Ouellette sur les sujets les plus divers de la culture universelle – c'est ainsi qu'à un âge encore tendre j'ai été initié à Varèse, à Hölderlin, aux origines du jazz, à l'empire austro-hongrois, etc. Rien n'était trop beau, rien n'était trop grand. L'esprit vivifiait l'esprit. C'était, par anticipation, notre université en ondes. Nous rendions-nous compte de notre chance alors? J'y ai tant appris que je ne sais plus ce que je lui dois. Et je plains les jeunes générations de n'avoir plus accès à un tel trésor.

- Le silence n'est pas vertu que pour les oreilles, il l'est surtout pour la bouche, qui

gagne souvent à se retenir de parler quand il s'agit d'évaluer ses semblables.

- C'est un cliché simplet (comme le sont d'ailleurs tous les clichés) que de croire que l'Église a dominé toute l'histoire du Québec jusqu'aux années 60. En fait, c'est vers 1875 seulement que l'État s'en remet à cette institution pour l'enseignement et les soins de santé... Par ces deux « œuvres » qui lui conféraient une situation privilégiée dans la gouverne de la société, elle occupera ainsi une place dominante dans l'histoire jusqu'à la Révolution tranquille. Il ne faut jamais oublier ce qu'écrivait Jacques Ferron sur le sujet : « L'Église nous a servi d'État au moment où nous n'en avons guère. Elle nous a empêchés d'avoir l'âme brisée. »

- Le principe fondamental sur lequel doit reposer toute démocratie véritable est le respect que la majorité a de la minorité,

et de celle-ci à l'égard de la majorité. Cela exige de la courtoisie plutôt que des règles constitutionnelles. Autrement, c'est de la pure comptabilité sans éthique à la base. À ce compte, et vu le traitement auquel on soumet l'opposition (minorité) dans nos assemblées occidentales (et ailleurs aussi), et la disposition de l'opposition à tenir l'élu pour un ennemi, on peut affirmer qu'il existe peu de démocraties véritables (les pays scandinaves et la Suisse, peut-être). Si, dans un deuxième temps, on définit la démocratie comme le gouvernement du peuple, par le peuple et pour le peuple, alors là, on s'enfonce dans les ténèbres. D'abord, qui est du peuple? Il a fallu plus d'un siècle pour passer de la déclaration (déclamation) du principe au suffrage dit universel (nullement acquis aux États-Unis, où le président n'est élu qu'à travers des grands électeurs – comme jadis l'empereur d'Allemagne), puis d'y inclure tous les citoyens majeurs (pas seulement les grands propriétaires) et plutôt récemment les femmes. Mais

à la fin, peut-on considérer comme par le peuple (système électoral) des urnes soumises aux aléas de l'image et des médias? À sa séparation entre majorité et minorité par ses représentants? Et pour le peuple, un gouvernement qui gouverne en fonction des grands intérêts? Mais le mythe démocratique a encore de belles années devant lui... avant que l'on trouve autre chose.

- Je me méfierais toujours de qui jargonne. Le jargon cache sans cesse quelque chose : ignorance, impuissance ou fourberie. Le jargonneur a quelque chose de perfide en son point de départ : il n'a pas le respect de la pensée claire et par conséquent n'inspire aucun des respects nécessaires à la bonne communication.

- L'odeur fauve du thé aux grains de riz grillés... Nullement amateur de thé, je flaire pourtant dans cette fragrance

comme un relent de sauvagerie qui me requiert.

- Lorsqu'il m'arrive de lire des romans de production courante (de plus en plus souvent avec l'âge), ce qui m'y intéresse au plus haut point, c'est moins l'histoire proprement dite, avec sa trame, ses rebondissements, son aboutissement, que la trajectoire par laquelle le cerveau de l'auteur a dû passer pour moduler de tel épisode, de tel personnage, de tel chapitre à tel autre. Comment va-t-il s'en sortir : c'est là la véritable intrigue d'une narration bien faite. L'ingénieur dans son application concrète plutôt que le génie triomphant. La recette plutôt que le gâteau. Il en irait de même, je crois bien, pour tout conte de fées, si seulement on daignait m'en raconter encore...

- Camille Saint-Saëns : pas une mesure de toute son œuvre qui n'ait sa source dans une saine jovialité – loin en tout

cas de quelque indigeste métaphysique; nulle place pour l'obscurité dans cette musique lumineuse. Du célèbre *Carnaval des animaux* jusqu'au *Samson et Dalila*, ce ne sont que joyeux arpèges, y compris dans la catastrophe finale de cet opéra. L'apocalypse même serait une partie de plaisir avec ce truculent solfège...

- X vous parle de son « grand ami Untel », de sa « grande amie Untelle », et ainsi de suite de ses litanies d'amis à cœur de discours; pour vous dire à la fin : « Vous savez, je n'ai pas d'amis, il n'y a que vous. »

- Il n'y a rien de morbide à s'imaginer notre cadavre futur puisque c'est la réalité la plus certaine; mais il faut du même coup se représenter tout ce qui nous entoure comme également périssable à brève ou très longue échéance : les meubles que j'ai devant moi, les ustensiles les plus solides, le béton de mes murs, où seront-ils dans

un siècle? Nous serons, d'une même loi implacable, retournés à l'univers des molécules et des atomes, qui lui-même finira par se dissoudre et recomposer quelque figure imprévisible. Dans quel royaume nouveau?

- C'est assurément dans le règne végétal que la notion de « beauté » prend sa source et révèle sa véritable fonction. Formes et couleurs, en effet, à l'état pur, à l'infini, assurent la garde de la reproduction qui se manifeste sous la forme de la semence.

- Maîtriser quoi que ce soit (un art, une langue, soi-même) ne consiste pas à harnacher, dompter, contraindre, mais bien, par un effort tout mental, dans un premier temps, à comprendre cet objet.

- Dès longtemps j'avais renoncé à connaître de la Chine plus que n'en sait

l'honnête homme moyen (Etiemble, Granier, Edward Snow, François Jullien) : non pas que le sujet m'indifférât, mais il me sidérait d'office tant par l'étendue de sa durée historique que par la multitude de choses qu'il faut savoir pour l'aborder confortablement (langue, écriture, etc.), et le temps m'était compté. Un peu comme pour l'Espagne, que j'ai tant fréquentée et aimée dans les livres que je n'ai jamais voulu y mettre les pieds en simple touriste pour y contempler furtivement ses monuments. La Chine pouvait certes me fasciner, mais cette fascination même était une raison de refuser de la connaître autrement que par bribes et morceaux choisis. Il aurait fallu commencer par elle; il était trop tard. Or, voici que le hasard a mis (tardivement) sur mon chemin d'impénitent lecteur, par le biais de la critique littéraire européenne, un nom qui devait me conduire à l'ancienne passion refusée. Il s'agit d'un sinologue d'origine belge qui, de plus est un des plus beaux esprits de ce temps : Simon Leys. Il ne fait plus de doute que si

l'on veut non pas connaître la Chine, mais seulement entamer son mystère historique et spirituel par le bon bout, c'est par lui qu'il faut commencer. Simon Leys est d'abord « spécialiste » de l'écriture et de la peinture traditionnelle chinoises – qu'il professe à l'université de Canberra depuis 1970, puis à Sydney jusqu'en 1993; mais ce qui l'a propulsé au devant de la scène des études chinoises, ce fut sa fracassante dénonciation – la première en Occident – de la Révolution culturelle qu'il a suivie de première main par la lecture attentive de tout ce qui se publiait en Chine pendant cette période (journaux, documents de propagande, etc.). Son acuité politique lui permit de décrypter ce que personne n'avait compris en Occident : la Révolution culturelle (1966-70) fut une entreprise de récupération d'abord puis de consolidation du pouvoir par Mao Ze Dong. Nombre des essais ultérieurs de Simon Leys font état, avec une lucidité inégalée, des conséquences de cet épisode sanguinaire et scandaleux dont la Chine

n'est pas près, encore aujourd'hui, de se remettre – l'Occident non plus d'ailleurs en raison de l'appui aveugle des élites intellectuelles à cette apocalypse inouïe dans les annales humaines. Mais sa contribution magistrale à la connaissance de la Chine est sans conteste son examen minutieux et fulgurant de l'esthétique chinoise à travers son écriture et sa peinture, qu'il nous révèle comme étant les clés de toutes les énigmes, pour nous Occidentaux, de ce monde quatre fois millénaire. La grâce (car c'en est une) de sa démonstration n'a rien qui l'égale dans le domaine des études chinoises. Le merveilleux est que l'on ne se sent jamais engagé, malgré l'extrême précision du savoir, dans l'aventure souvent navrante de la connaissance scientifique ou de l'érudition universitaire. La douce passion que l'auteur entretient pour son sujet va jusqu'à lui inspirer le respect de ses lecteurs – ce qui n'est pas peu. L'opération de sa singulière intelligence appliquée à la Chine sert aussi à son entreprise d'interrogation

de la littérature européenne : la belgitude d'Henri Michaux, l'égotisme de Gide, la justesse d'Orwell, la mégalomanie de Malraux, l'exotisme de Segalen, la poésie de Hugo ou l'humour de Chesterton (l'un de ses maîtres). Sans compter les réflexions adorables sur la littérature « maritime » ou sur l'acte de traduction, traducteur lui-même de Confucius (et de maints autres auteurs chinois, comme on pense bien), de Stevenson, de Richard Henry Dana, cet immense auteur d'un seul livre américain qu'il révèle ainsi au public francophone. Et tout cela s'achève dans le feu d'artifice de ses « Lettres des Antipodes » qui font le Bonheur des petits poissons, où le savant se confond désormais avec l'écrivain redoutable. On ne le lit plus, à la fin, que pour le plaisir de voir se mouvoir par lui rectitude et sensibilité. Jamais on n'a allié tant d'intelligence, de délicieuse pensée et d'élégance d'écriture à tant d'universalité. Un lumineux Montaigne pour notre pauvre temps. (Simon Leys vient de mourir à l'âge de 78 ans.)

- La cible de la concentration méditative n'est pas l'abolition de la souffrance universelle, mais la dissolution du moi résidant dans l'esprit, cause de toutes les illusions dont naît cette souffrance.

- Personne ne s'est jamais plaint d'être mort, que je sache.

- Ce qui gonfle le moi au-delà de toute mesure, c'est de croire que certaines choses sont importantes.

- ... la grande nuit de l'univers, où la plus fine étincelle de lumière est déjà comme un miracle.

- De l'une à l'autre de ces miniatures, pas plus grandes que des timbres-poste, *Nuages*, *Fêtes* et *Sirènes*, se déploie toute la « doctrine » musicale, émouvante et

mouvante, de Debussy. Les « impressions » provoquées par ces icônes se dissimulent dans les moindres plis de l'harmonie et de la mélodie. *Sirènes* est un sommet par son chœur singulièrement ensorcelant.

- L'intelligence humaine, quelque magnanime qu'elle soit, ne parviendra jamais à poursuivre la vérité de la matière jusqu'en ses dernières frontières formées des 26 dimensions compactes de la théorie des cordes; elle s'arrêtera toujours au mur de Planck, comme un rabbin berceur devant le mur des Lamentations en quête du Temple disparu, qui n'existe pas, ou qui n'existe plus.

- La foi doit rester foi – sinon elle est certitude, c'est-à-dire le contraire d'une foi. Plutôt que certitude la foi est espérance. Le fanatisme (ou l'intolérance) prend forme quand la foi se fait certitude, et cesse donc d'être une foi.

• *Québécois sans frontières : Considérations autour du temps comme borne.* (conférence présentée à Galway d'Irlande devant l'Association irlandaise des études canadiennes et québécoises le 9 mai 2014). *A mari usque ad mare* : telle est depuis 1921, la devise officielle du Canada; elle fut primitivement, dès 1906, la devise de la Saskatchewan – bien inopinément d'ailleurs, car cette province, on ne peut plus intérieure, ne s'ouvre sur aucune mer, moins encore sur deux. L'énoncé de cet adage est tiré du verset 8 du *Psaume LXXI*, dans sa version latine pour ne pas avoir à frustrer une langue au profit de l'autre dans un pays qui n'était pas encore officiellement bilingue, mais allait le devenir un demi-siècle plus tard. On traduit habituellement cette maxime en anglais par « From sea to sea » et en français par « D'un océan à l'autre » – ou encore, irrévérencieusement, comme l'écrit Jacques Ferron, qui en avait fait la devise du Parti Rhinocéros qu'il venait de fonder : « D'une mare à l'autre – on se

marre... » Voyons ce que son libellé contient, au clair et au figuré. Cette devise définit des frontières dans le sens de la longitude : entre deux océans, l'Atlantique et le Pacifique – il n'y a pas à discuter. Mais elle ne dit rien de sa latitude, et pour cause : celle-ci n'existe pas, ou plutôt cette latitude se situe entre le tout d'une masse continentale compacte et infinie au sud et le rien du pôle Nord au nord : le Canada s'étend entre une fine ligne imaginaire en bas, et un néant pointu en haut. Rien d'autre. On peut dire que les voisins ne se pressent pas aux portes. Il n'existe pas beaucoup de pays souverains qui peuvent se targuer d'avoir si peu d'entourages, et par conséquent de frontières; l'Australie, peut-être – mais elle est un continent à elle seule. Quelques îles sans grande portée : Chypre, Malte et les Maldives... Quoi qu'il en soit, la partie de la solitude est gagnée d'avance. J'appris plus tard que la Pologne reconstituée d'après la Première Guerre mondiale portait haut la même devise : *Od morza do morza...* Mais c'était,

en latitude, de la Baltique à la Mer noire. Et puis, la Pologne était dotée de voisins fort encombrants, comme elle l'éprouvera à la guerre suivante. Le Québec n'était pas en reste, puisqu'il avait lui aussi sa maxime depuis 1883 : *Je me souviens*, dont l'origine reste un mystère pour les historiens et les héraldistes. Un peu plus d'un quart de siècle plus tard, Louis Hémon écrira aux dernières pages de sa *Maria Chapdelaine* (c'est la voix de l'histoire qui parle) : [...] s'il est vrai que nous n'ayions [sic dans le manuscrit original] guère appris, assurément nous n'avons rien oublié. Quoi qu'il en soit donc du sens, multiplement glosé, de cette devise, nous passons toutefois résolument avec elle du plan de l'espace à celui de la temporalité. Car quel que soit ce dont on se souvient, se souvenir est toujours un fait de mémoire, et la mémoire est une faculté qui ne se meut que dans le temps. La mémoire n'a par conséquent pas de frontière et ne saurait elle-même se constituer en frontière. La devise

québécoise est à l'inverse de la devise canadienne, il faut en prendre note. André Malraux, rendant visite au Québec en 1963, avait déclaré avec sa grandiloquence coutumière que les Québécois se trouvaient décidément marqués par les grands espaces qui les entouraient. Depuis, lesdits Québécois vont répétant avec conviction l'assertion de Malraux, ne se rendant pas compte que 90 % de la population du pays vit à l'étroit sur un territoire grand comme un mouchoir de poche triangulaire entre Québec, Montréal et Sherbrooke, recouvrant par conséquent à peine plus que la surface du Benelux. Les « grands espaces » sont devenus un véritable fantasme du discours identitaire québécois, mais ces grands espaces imaginaires se perdent dans l'infini, c'est-à-dire dans une superficie sans frontières. Malraux avait négligé l'histoire comme constitution de l'essence québécoise – négligence que de Gaulle quatre ans plus tard allait réparer de la façon que l'on sait. Marguerite Yourcenar, à son tour, fuyant

l'Europe ravagée par la guerre, passe en 1939 par Montréal où elle avait peut-être songé à s'établir. Mais, écrit-elle des années plus tard, à l'occasion d'un nouveau voyage, cette fois-ci d'une mer à l'autre : « On sent que cette âpre terre, colonisée trop tard pour que ses forêts fussent comme en Europe le refuge des ermites ou des fées, n'a jamais été tendrement ni passionnément aimée. [...] Personne ne semble avoir eu envie de serrer la terre canadienne sur son cœur. » Et elle passa outre vers la Nouvelle-Angleterre, ayant saisi d'intuition que cette « âpre terre » n'avait pas de densité, par conséquent pas de véritables dimensions. Et en effet, si l'hymne national célèbre les « plus brillants exploits », les « fleurons glorieux », il n'y a pas un seul mot, en ses quatre strophes catastrophiques, qui évoque l'aspect purement physique du territoire. Il y est bien fait une allusion au « fleuve géant », mais ce n'est que pour y laisser entrevoir que sur ses rives « Le Canadien grandit en espérant ». Ce pays qui n'est qu'histoire

n'a donc pas de géographie. Il semble vivre dans la durée, « en espérant » (*Je me souviens*), nullement préoccupé de ses frontières physiques. Gilles Vigneault pouvait chanter : « Mon pays ce n'est pas un pays, c'est l'hiver. » Non pas une superficie délimitable horizontalement, mais une saison verticale, qui renvoie au temps. Qui, de plus, m'est toujours apparue comme la plus abominable des saisons. Le temps congelé, comme dans les « paroles gelées aux confins de la mer glaciale » chez Rabelais, en son Quart-Livre où les érudits nous assurent qu'il y faisait indubitablement allusion aux voyages de Jacques Cartier dans les territoires dont nous nous occupons. Il est tout de même symptomatique qu'à la suite d'une décision de Conseil privé de Londres en 1921, (l'année de l'adoption de la devise canadienne), décision annexant une bonne partie du Labrador (290 000 km²) à Terre-Neuve, il n'y ait eu de réaction ni de la part de la population, ni chez les dirigeants du Québec d'alors.

Rien non plus de la part du gouvernement fédéral, car Terre-Neuve n'étant pas encore une province de la Confédération, cette spoliation de territoire, qui n'affectait donc pas le Canada proprement dit, était considérée comme un litige relevant uniquement des relations du Québec avec l'Angleterre. Mais il n'y eut aucune protestation. Ce n'est que lorsque les Canadiens français du Québec se furent affublés du nom de « Québécois », dans les années 60, se dotant ainsi d'une sorte de frontière historique, que l'affaire du Labrador devint un contentieux, toujours non résolu à ce jour. Longtemps avant de se donner à eux-mêmes le nom de « Québécois », en effet, ceux-ci s'étaient qualifiés de « Canadiens » et, depuis la mi-dix-neuvième siècle, de « Canadiens français » – ce qui était de toute évidence un calque de l'anglais « French Canadians » par lequel les désignait le *Rapport Durham* de 1839. De Gaulle aura l'heur de rétablir la syntaxe appropriée française en les apostrophant comme « Français

canadiens ». Or lesdits habitants, s'ils se trouvent concentrés surtout au Québec, portent partout ailleurs au Canada le même gentilé de « Canadiens français ». Les Acadiens, quant à eux, ont leur dénomination propre, en raison de leur destin historique particulier, et non en vertu de frontières : l'Acadie est aussi fluide que la mer qui l'entoure. Comment donc donner ou même concevoir des frontières à cette grande dispersion d'un océan à l'autre? Seule, en réalité, la devise canadienne leur convenait admirablement. C'est dans ce contexte tant soit peu tragique, ce dilemme incongru et dérisoire, que je suis allé examiner de près la suite du verset 8 du Psaume LXXI; il disait : « *a flumine usque ad terminos orbis terrarum* » « Du fleuve jusqu'aux extrémités de la terre » Je tenais donc ma devise personnelle, la possibilité d'échapper à la geôle de l'histoire, je tenais peut-être même une mission qui allait se réaliser quelques années plus tard. Je scrutai le globe terrestre, depuis le bord du « fleuve géant »

où je suis né (« en espérant ») jusqu'aux régions des extrémités de la terre, ces antipodes absolus, où j'allais bientôt renaître. C'est ainsi qu'à la croisée médiane des latitudes et longitudes de ma vie, je me retrouvai au Siam. J'y abordai après des péripéties dont j'épargne les détails. Il faut seulement savoir que j'eus alors ce sentiment ineffable de rentrer enfin chez moi après des siècles d'absence, presque à l'abord de mon demi-siècle d'âge. Mes nouvelles frontières, n'en étaient pas, à vrai dire, puisqu'elles se bornaient à l'extrême gentillesse et l'affabilité d'une humanité que j'y trouvai, comme jamais il ne m'en avait été donné d'en éprouver dans mes cavalcades à travers le monde, je précise : monde occidental, exclusivement. Des palmiers, les premiers que j'eusse donc vus de ma vie, élancés vers le ciel, m'indiquaient mes nouvelles orientations frontalières, qui n'étaient tout de même pas étrangères à celles de mes origines puisqu'elles étaient celles du temps – mais métamorphosées ici en pérennité, sinon

en éternité en guise de ces fuyantes aurores boréales. Il m'arrive, un quart de siècle plus tard, de n'y plus très bien savoir quel jour de la semaine j'en suis, ni quel quantième du calendrier, dont il m'advient, par négligence ou par humour, de tourner les pages tous les deux ou même trois mois. Vivre à perpétuité par négation du temps. J'arrivai donc au Siam le lundi 27 novembre 1989, jour béni où le martyrologe romain fête la Saint-Josaphat. J'appris plus tard, en traduisant le roman médiéval de *Barlaam et Josaphat*, de l'ancien français au français moderne, que ce saint Josaphat n'était autre que le Bouddha lui-même, dont les biographies sanskrites avaient été très tôt traduites en grec, puis du grec en arabe, puis dans toutes les langues du Moyen âge européen, y compris en vieux-norrois et en géorgien. C'est d'ailleurs la diffusion rapide et rayonnante de la légende de ce saint qui incita le pape Sixte-Quint au XVI^e siècle à le canoniser, sanctifiant ainsi sans le savoir le Bouddha lui-même. Dans les

circonstances, je n'aurais pu demander mieux comme bénédiction ni comme pertinent patronage. J'arrivai donc, dans ce pays qui me semblait d'une intemporalité perpétuelle, au lendemain de combats frontaliers fort meurtriers (plus d'un millier de morts) entre le Laos et la Thaïlande. L'enjeu en était les concessions forestières de la province de Sayaboury. Par où je retrouvais ma chère mère patrie, la France, qui avait, en 1907, odieusement créé, avouons-le, une situation frontalière litigieuse et conflictuelle qui dure encore aujourd'hui, en amputant le Siam d'une mince bande de territoire sur la rive gauche du Mékong pour l'intégrer au Laos sous protectorat et se protéger ainsi des incursions siamoises. Le Siam et ma mère patrie avaient pourtant fort en commun : même superficie, même nombre d'habitants, cuisine des plus renommées au monde, même signification du nom des habitants, Francs et Thaïs voulant dire « libres ». On sait par ailleurs que le Siam se targue d'être le seul royaume

d'Asie à n'avoir pas abandonné sa souveraineté au profit d'une puissance occidentale. Mais il a dû, pour ce faire, lutter mètre par mètre contre l'empiètement de l'Indochine française, afin de conserver son intégrité territoriale. Lorsque j'y parvins, obnubilé par la pérennité étayée par ses palmiers, je me suis à peine rendu compte qu'en raison de situations géopolitiques découlant toutes du récent conflit vietnamien, je n'avais en réalité accès, à partir du Siam, par une petite porte étroite, qu'à un seul de ses voisins, la Malaisie, où aller d'aventure renouveler mon visa. Les frontières avec la Birmanie, le Laos et le Cambodge étaient sous écrous, inaccessibles. Mais, ces frontières, même surveillées et interdites, existaient bel et bien. Quant aux frontières maritimes, golfe de Siam et mer d'Andaman, elles ne menaient à toutes fins utiles nulle part, c'est-à-dire n'importe où. Je retrouvais tout de même, paradoxalement, au Siam, le temps comme frontière par l'antiquité du

Bouddha christianisé de mon vieux métier de médiéviste (c'est en effet à Bangkok que je traduisis le roman du XII^e siècle). Et je retrouvais le temps perdu par ma vieille mère patrie devenue marâtre en raison de son comportement passé avec mon royaume d'élection. Qu'est-ce donc qui avait réellement changé? Je n'en continuais pas moins à baigner dans le temps des palmiers sempiternels. Après un premier séjour de six mois au Siam, j'avais prévenu ma famille : Je suis rentré, mais je ne suis pas revenu. Ce qui voulait dire en clair que j'étais désormais établi de cœur dans un nouveau pays des « extrémités de la terre », où je retournai aussi souvent qu'il me fut loisible dans les dix années qui suivirent et qui précédèrent ma retraite, au total la moitié du temps. La retraite sonnée, je ne tardai pas d'un jour à quitter mon « fleuve géant » et à transporter mes pénates aux antipodes. Les pénates, ces divinités, d'abord étrusques puis romaines, gardiennes du foyer, on les porte avec soi dans les

transhumances, contrairement aux dieux lares, qui sont les génies sédentaires enracinés dans un lieu. N'ayant pas de frontières, je n'avais par conséquent pas de lares. Les Siamois ont une coutume qui ne manque pas d'émerveiller les visiteurs : devant chaque maison, chaque établissement, chaque entreprise se trouve une coquette petite cabane miniature que les guides touristiques appellent « petite maison des esprits », demeure symbolique du génie des lieux. Ces petits monuments sont l'objet d'un culte quotidien alors qu'on les couvre d'offrandes de toutes sortes, d'encens, de fleurs et de pop-sodas. Ils sont souvent couplés avec un petit autel servant au culte des ancêtres, mais il s'agit d'une coutume plutôt chinoise et récente. Y résident donc des « lares » plutôt que des pénates. Les miennes pénates, pour ainsi dire, que je transportai à ces antipodes, se composaient de 72 volumes de la Pléiade, qui m'assuraient de la lecture pour jusqu'à la fin de ma vie, à supposer que celle-ci s'achèverait, et d'une vieille

loupe, le plus antique objet que j'eusse en ma possession depuis plus de quarante ans, fétiche, donc divinité, plutôt que souvenir; elle m'avait servi à déchiffrer le manuscrit médiéval qui avait été le sujet de ma thèse. Voilà pour mes divinités transportables. C'était tout, et c'était beaucoup. Autrement, je parvins au Siam pour m'y établir aussi dépouillé de biens qu'il est possible. J'entamais une nouvelle vie. Ou plutôt je perpétuais d'une façon que je dirai celle qui était censée avoir été la mienne. Au retour de mon premier séjour, en effet, encore un peu bouleversé et désorienté par ma découverte, j'avais consulté, je ne sais sous quelle impulsion contraire à ma nature, une dame voyante – elle était si versée dans son art que la Faculté de psychologie de l'Université de Montréal l'employait à des fins de fines recherches en parapsychologie. Elle ne me connaissait ni d'Ève ni d'Adam et ignorait surtout d'où je rentrais tout juste. En cours de « voyance » elle me dit soudain, entre autres choses mirifiques, que j'avais

été jadis maître d'arts martiaux au Siam (elle me demanda si je savais ce que c'était et où c'était, elle semblant l'ignorer), maître d'arts martiaux donc dans ma vie antérieure la plus fabuleuse et que j'y étais mort en 1572. Je trouvai cela si incongru que je n'y pensai plus. Jusqu'au jour où je me rendis au Consulat thaïlandais de Montréal chercher mon visa pour un second et désiré séjour au Siam, le cachet de numérotation du visa portait 1572... Gaspard Pasquier, mon ancêtre le plus lointain dont j'ai pu retrouvé trace dans les archives de Poitiers, père de celui qui allait migrer en Nouvelle-France en 1667, était né en 1572. Muni donc du visa 1572, dès mon second séjour au Siam, je fis l'expérience d'une pratique orientale qui consiste à harnacher les effets du temps sur le système mental et que nous nommons, faute de mieux, en Occident, « méditation ». Dans les langues de l'Orient, on la désigne plutôt par une notion qui se rapproche de « concentration ». J'en avais, certes, une

connaissance tout intellectuelle par les livres, mais jamais encore par l'épreuve d'une pratique assidue. Pour tout dire, ce fut une seconde révélation, après celle des palmiers. Ainsi donc, le temps qui avait été dès ma naissance à la fois ma prison et mon seul recours pouvait être surmonté et se transformer en espace, en frontières – mais cet espace, ces frontières ne sont plus les délimitations de la géographie; elles s'appliquent, au cours de cet exercice, uniquement aux limites de ma carcasse, qui devient, par des techniques dont je vous fais grâce, le seul instrument d'interrogation de l'univers dans lequel ce corps s'étonne de moins en moins d'être un mystère. Je me serais cru transporté au Temple du Graal à la fin du premier acte du *Parsifal* de Wagner, où il est dit que c'est ici que le temps se fait espace. Cette découverte annulait d'un seul coup tous les dilemmes contraignants qui s'étaient présentés en moi entre géographie et histoire, entre espace et temps, entre frontières et durée, au profit d'une

unification salutaire. L'exil aux « extrémités de la terre » avait donc valu le détour. Mais comme le dit un vieil adage du pays natal : on peut sortir le Québécois du Québec, mais on ne saurait sortir le Québec du Québécois. Je traînais donc avec moi ma vieille tradition chrétienne, vous l'aurez assez entendu par les citations et allusions que j'ai pu faire depuis le début de cet entretien. Cette tradition, que je ne saurais donc occulter ni encore moins renier, n'entraîne nullement en conflit avec ma pratique de la méditation, puisque celle-ci est une gymnastique de l'esprit, non un culte religieux. Elle est neutre et franche de toute transcendance. D'ailleurs, les Siamois se méfient de ces Occidentaux qui découvrent le bouddhisme sur le tard et qui du coup se disent instantanément et hautement « bouddhistes ». À l'un d'eux, j'entendis un jour un Thaï répliquer : « Mais que va dire votre Maître? » Pour eux, en effet, chaque homme est voué à la fidélité à ses origines, à son karma. C'est même là le secret de

leur proverbiale tolérance. Cela ne m'empêcha pas un jour de 2008 de prendre la robe safran. J'avais trois raisons de le faire : pour y consolider ma pratique de la méditation sous la gouverne d'un maître; par souci d'intégration dans une société où tout mâle doit passer au moins trois mois de sa vie dans un temple; par curiosité aussi de voir de l'intérieur comment cela se passait au sein du Sangha, cet ordre des moines fondé par le Bouddha lui-même, devenu la plus vieille institution humaine, dont la discipline est demeurée intacte depuis sa fondation — variantes culturelles mises à part selon les lieux où elle s'est implantée (couleur de la robe, prononciation du pâli, etc.). Antipodes physiques, ai-je dit, antipodes spirituels de même, mais aussi et surtout antipodes culturels. Deux compatriotes missionnaires que je rencontrai quelque temps après mon arrivée, ayant chacun plus de cinquante ans de Siam, m'avaient prévenu que de tous les peuples asiatiques, les Siamois se trouvaient les plus à l'antithèse

de nos coutumes et de nos façons de faire, de sentir et de penser. Quand on dit qu'ils ne font rien comme nous, c'est vraiment rien. Ils pèlent les fruits dans le sens contraire de notre pratique, mettent le sel dans la poivrière à un trou et le poivre dans la salière à cinq trous, cassent un œuf en l'écrasant avec la paume de la main, battent les cartes en les plaçant à la verticale, n'ouvrent jamais devant vous la boîte d'un cadeau que vous leur offrez, se baignent dans la mer avec tous leurs vêtements, mangent avec une cuillère et s'aident d'une fourchette qu'il est impoli de porter à la bouche, et ainsi de suite. En voilà plus qu'il ne faut pour perdre la notion des mesures... et des frontières. Au milieu d'eux, toutefois, je peux encore aujourd'hui me sentir souvent « dépaysé », jamais étranger. Quant à mon activité d'écriture, elle m'a suivi d'un bon pied. Dès mon premier séjour, j'y achevai, toutes recherches terminées, le deuxième volet de mon *Triptyque des temps perdus*, consacré à Saint Jérôme, traducteur de la

Bible. Lors de mon second voyage, j'y écrivis en entier le troisième volet où il est question du poète des Gaules du V^e siècle, Sidoine Apollinaire. Pour me reposer de ce long travail d'écriture soutenue, lors de mon troisième séjour, je me suis amusé à rédiger en deux mois comme véritable exercice de style, les quelque soixante récits de ce qui constitue *Des nouvelles de Nouvelle-France*. J'en étais encore à prendre connaissance du pays, à en apprendre la langue, à pénétrer les mystères nombreux de cette société. Ce n'est qu'à mon quatrième séjour que j'entrepris de composer mon premier livre « siamois » : *Lettres du Siam*, à la demande d'un ami qui désirait que je lui expose les raisons de ma passion pour ce coin du monde. Puis, ce fut ma traduction du roman médiéval dont j'ai parlé, lequel m'était déjà connu depuis longtemps dans une sorte d'indifférence, mais dont l'actualité se vivifiait au fur et à mesure que je m'aventurais dans la connaissance du pays, et par conséquent aussi de la

pratique de la méditation. Toujours fasciné par les épopées dont j'avais fait ma spécialité de médiéviste, je découvris le *Ramakien* thaï, version très variée du *Ramayana* indien, au point d'en donner une version française adaptée à la lecture et à la sensibilité d'Occident. De même que, toujours comme médiéviste, je donnai une version moderne de la *Farce de Maître Pathelin*, traduite en thaï par un collègue et qui sera bientôt jouée dans les deux langues en une même séance, par un souci tout interculturel. On voit que je n'ai eu à rien renier. Puis, ce furent, plus récemment, mes *Histoires des pays d'or*, où j'ai réécrit des contes, des mythes, des légendes, des récits folkloriques des pays du Sud-est asiatique, mais transplantés dans un décor siamois que je connaissais mieux; je répondais ainsi, en quelque sorte, aux *Nouvelles de Nouvelle-France*. N'oubliant pas que j'étais aussi chercheur, je compilai avec un collaborateur belge une anthologie des textes en français écrits sur le Siam ancien et la Thaïlande moderne

de 1662 à nos jours – une façon de donner à mon nouveau pays une certaine visibilité dans le monde francophone. Ce livre paraîtra incessamment. De même, qu'une *Méditation de Thaïs*, carnet d'une pratique. Il me reste encore plus de projets de toutes sortes dans mes cartons qu'il ne me reste raisonnablement d'années à survivre. Lors de ma retraite en 1999, coïncidant avec mon départ pour le Siam, mon petit-fils m'avait offert pour ce double événement une copie en étain d'un calice celtique irlandais en argent du XII^e siècle. C'est ainsi que, par cet objet symbolique, mes frontières flottaient déjà au-dessus de là où nous sommes aujourd'hui. Cet ustensile sacré, cher à maints égards, trône depuis lors devant ma console de travail. Avec le temps, à force de le contempler quotidiennement, je lui ai trouvé une destination appropriée : il recueillera mes cendres le temps venu. Ainsi donc, né d'une terre imprécise (pays incertain, disait Ferron), destiné à me terminer sous une toute autre latitude temporelle, je

reposerai pour le temps qu'il faudra dans un récipient irlandais. Je me rends compte qu'il me faut aussi mettre des « bornes » à cet itinéraire, de digressions sinueuses en digressions insinuantes, où les frontières m'auront servi de prétexte à un discours qui, délibérément, n'a rien d'universitaire. Ces considérations sur les limites m'auront surtout permis de faire le point, en forme de quasi-poème, sur mon sens de l'orientation. Je compte bien qu'elles vous auront ouvert un certain jour sur la psychologie des Québécois d'aujourd'hui. Nous sommes en effet si nombreux à avoir quitté les rives du « fleuve géant » et septentrional pour gagner « les extrémités de la terre », c'est-à-dire l'Orient, que la prestigieuse revue *Estuaire*, a cru bon de consacrer en 2008 un numéro spécial à ce que le thème de la livraison dénommait les « Porteurs d'Orient »; les quelques dizaines d'exilés québécois en Asie, presque tous du métier d'écriture, y ont collaboré. J'y ai commis, pour ma part, un texte que j'intitulai à mon tour « Porteur

de rien... » Tant il est vrai, comme le veut l'anthropologue théoricien Heiner Mühlmann, dans la *Nature des cultures*, que si « Le résultat le plus important de [...] l'appartenance à une population est la formation de frontières entre populations. » (p. 183), alors, dans ces conditions, le titre de « Québécois sans frontières » est presque un pléonasme.

- Le minéral nourrit le végétal, celui-ci alimente le règne animal, lequel est ingurgité par les humains. Ceux-ci doivent bien être destinés, au-delà, à ravitailler quelque ogre supérieur.

- En relisant *À la recherche du temps perdu*, on se convainc que Proust est décidément à la prose française, avec ses précisions maniaques et ses ajustements d'orfèvre, ce qu'est Racine pour le vers parfait. Prose longue et ample, qui fuit de toutes parts, jamais inutilement,

jamais lassante. Le problème est de savoir par quel bout la prendre. Pas par le titre en tout cas, qui peut être trompeur. Car le temps semble y être moins un thème qu'un décor. Aussi, Proust a-t-il longtemps pensé à donner à son ouvrage le titre de *Les intermittences du cœur*. Cette expression revient d'ailleurs souvent dans les chapitres consacrés à Albertine, faisant ainsi de la jalousie le grand thème pour ainsi dire de cette sage du cœur. Jalousie du narrateur dans sa relation avec Albertine, mais d'abord de Swann avec Odette, poursuivi de celle de Saint-Loup pour Rachel et de Charlus pour Morel. Au point que Proust pouvait affirmer dans une lettre à Gaston Gallimard (16 octobre 1917) que tout le récit sur Albertine (*La Prisonnière* et *Albertine disparue*, qui a sa source dans *À l'ombre des jeunes filles en fleurs*) est « le vrai centre de l'ouvrage ». Aussi, est-on étonné d'entendre Gide tardivement confier à la Petite Dame (*Cahiers* de 1939) que *La Prisonnière*, « c'est exaspérant comme une parodie

de Proust par Proust; et puis le fond de ce livre me semble d'un inintérêt total, et qu'on puisse s'y complaire me paraît un peu diminuant. » Il faut se souvenir que c'est Gide, appuyé en cela de Jean Schlumberge, qui avait refusé le manuscrit de l'œuvre aux éditions de la Nouvelle Revue Française, devenues plus tard les Éditions Gallimard); il manifestait donc, en 1939 qu'il n'avait guère fait de progrès dans son incitation à Proust depuis 1916. L'autre grand « thème » qui se partage avec la jalousie l'armature de l'œuvre est sans conteste celui du langage, surtout du langage « fautif » de ses personnages : tous, de la bonne Française au prince de Guermantes, sont en quelque sorte « fichés » par leurs tics de langue... Ce thème partout récurrent attire l'attention sur le propos principal du livre : le langage (le style) comme instrument de « recherche du temps perdu ». Nul n'a mieux compris le passage de l'un à l'autre que Vadeboncœur lors qu'il conclut que « l'expression de Proust est celle de sa domestique, mais

appliquée à l'exploration d'une galaxie de la conscience. » L'essence de cette « recherche » se situe dans le présent de l'écriture du narrateur qui rachète ainsi le temps perdu à ne pas écrire. Son récit est l'acte même par lequel il se livre à ce qu'il appelle dans les dernières pages de l'œuvre son « renouvellement spirituel ». Cette œuvre, par essence, ne sera jamais finie, à la manière des *Contes des mille et une nuits*, auxquels il est si souvent fait allusion. Quand il achève son œuvre en 1922, il ne lui reste plus qu'à mourir... en martyr de son achèvement « spirituel ». Ce n'est pas alors un artiste qui meurt, c'est un « saint » de l'écriture. Et sa béatitude à nous transmise par la grâce de sa prose est infinie.

- Pour la première fois dans l'histoire de l'humanité, on envisage sérieusement, scientifiquement, la disparition de l'homme à assez brave échéance, et de sa propre initiative (Yves Pascalet, Jared

Diamond). C'est le cas de le dire : rien ne dure, surtout pas ce ciron délétère qu'est l'homme dans l'infinité du tout. La question est de savoir si cette fois-ci on trouvera un seul juste pour le sauver. Sinon, les bêtes survivantes devront clamer très haut le sous-titre d'un des livres des auteurs évoqués : Bon débarras!

- Le sentiment de plénitude que l'on éprouve devant certaines œuvres, on aimerait parfois l'éprouver pour d'autres œuvres auxquelles il ne manque qu'un rien pour y parvenir. Il y traîne comme un non-dit qui laisse pantelant. Telles certaines des œuvres de Gide ou de Sartre.

- On se souvient (je suppose) de la fameuse fanfaronnade de Charles-Quint : « Je parle français à mes courtisans, je parle espagnol à mes valets, et je parle allemand à mes chevaux. » C'est la première fois, semble-t-il que l'on voit apparaître un

certain sens péjoratif associé à une langue et attribué au cheval – sans doute à cause de son curieux hennissement, qui est une des choses les plus stupéfiantes de la nature... On en connaît du moins la fortune dans l'expression populaire « parler ch'val » qui a fini, au Québec, par donner le substantif « joual » pour désigner un charabia. Entre les deux, aucun lien historique qui nous permettrait d'y voir clair sur le cheminement de cette idée. Mais voici que je trouve dans André Siegfried, *Cinq propos sur la langue française* (1955, p. 62) : « Grévy [Jules – Président de la République de 1879 à 1887] disait du style de Gambetta : Ce n'est pas du français, c'est du cheval. » Faut-il voir là le chaînon manquant entre l'Empereur et l'expression québécoise? Quoi qu'il en soit, elle nous permet de reconnaître qu'en France aussi la « langue défectueuse » se trouvait associée au noble équidé – dont par ailleurs l'image est celle d'une grande élégance. Mais ne dit-on pas aussi « une haleine de cheval »?

- Nous marchons à pas de géant vers des progrès en forme d'apocalypse. Pour la matière et son histoire infinie nous n'aurons été qu'une insignifiante flammèche.

- Contrairement à ce que laisserait entendre son étymologie dans nos langues occidentales, ce que nous traduisons habituellement par compassion (*cum* avec + *patere* souffrir) n'est pas un effet de la sensibilité, mais est de l'ordre de l'intelligence (compréhension). En pâli (langue des textes canoniques bouddhistes), le mot est *karuna*; la notion ne prend pas en charge la souffrance de l'autre, mais associe dans une même universalité la souffrance de tous les êtres. Ainsi donc, la compassion n'est ni l'amour ni la charité, ni la pitié; elle est une dimension de chacun qui conçoit sa propre souffrance comme étant la même que celle des autres, et vice versa. Elle n'est donc pas une participation, mais une

reconnaissance. La *karuna* est toujours associée à la bienveillance (*maitri*), à l'impassibilité – ou équanimité – (*upeka*) et à la joie (*mudita*) – cette dernière étant le produit (non affectif) d'une fusion avec tout ce qui vit. Ce qu'il faut retenir, c'est que toute acception de pitié est absente de la compassion des doctrines orientales (hindouiste, jaïniste, bouddhiste) et par conséquent ne saurait servir d'équivalent à la vertu chrétienne de compassion. En langue thaïe (écrite ou officielle seulement), le mot en est venu à servir de synonyme à *s'il-vous-plaît*.

- La vie c'est plutôt sec quand n'y passe aucune féerie. Les observateurs de la société (Weber le premier) ont identifié ce phénomène sous le nom de « désenchantement du monde ». Quand cette liquidation arrive à son terme, il ne reste plus qu'un cerveau disponible, à travers la panoplie des médias de toutes sortes, à l'absorption par la publicité

morbide et la captivité par tous les appareils de contrôle mortel.

- Les Orientaux en général ne sont point orgueilleux – quand ils se piquent de quelque chose, ils ne sont le plus souvent que vaniteux. Mais alors là, de quelle fièvre et de quelle niaiserie!

- *La Bohème* est le premier opéra (et le seul de Puccini) à se passer au niveau du trottoir, avec étudiants pauvres, midinettes phtisiques, Noël des misérables et odeurs de boudin grillé, balayeurs de rue. Le septuor du deuxième acte, qui en est un joyau, compose probablement les plus belles pages de l'histoire de l'opéra, et de la musique tout court.

- Tout est impermanent sauf l'impermanence... René Lévesque, dans l'une de ses formules fulgurantes dont il

avait le don, disait : « La seule loi stable, c'est le changement ».

- Plutôt croire à l'absurde que de ne rien croire du tout.

- Ceux qui n'aiment pas les plats épicés, souvent honteux de le reconnaître, s'en sortent par un argument fallacieux, à savoir que les épices annuleraient tout goût des aliments... Curieux tout de même que ces mêmes avoueraient volontiers ne pas aimer le foie de veau ou le maïs, mais renoncent à se présenter comme n'aimant pas les goûts relevés. Il doit y avoir un fantasme là-dessous. Or les adeptes vous diront plutôt qu'il en va tout à l'inverse et que la graine de capséïne (qui donne son piquant au piment) fait au contraire éclater et glorifie toutes les saveurs. L'argument des seconds pour être vrai doit relever nécessairement d'une expérience, alors que celui des premiers

semble, par sa négation même, ne surgir que d'une rumeur. Il suffirait simplement de convenir qu'on n'aime pas les piments ou qu'on ne supporte pas leur « vigueur ». Plus habile est celui qui avoue que son estomac ne supporte pas. Il y a plus amusant sur le sujet : un reporter en pays de plats épicés d'Afrique faisait valoir que le piment servait à couper l'appétit dans ces contrées de famine, alors qu'un autre (chroniqueur de gastronomie) vantait, dans les mêmes parages, toutes les épices pour leur vertu apéritive. Allez vous y reconnaître! C'en est piquant.

- Tout ce qui ressemble à un mot d'ordre adressé à l'art est faux – sauf si cette injonction vient du tréfonds même du créateur.

- Il ne suffit pas d'avoir l'esprit « critique » pour être juste; on peut avoir l'esprit critique faux.

- ... et quand viendra le temps de mon ultime souffle, je soufflerai, heureux, pour éteindre la flamme.

CET OUVRAGE, COMPOSÉ EN
ADOBE GARAMOND PRO,
A ÉTÉ FORMATÉ EN NUMÉRIQUE
AU QUÉBEC,
EN NOVEMBRE
DEUX MILLE QUATORZE.

La plume vive de Jean Marcel sied parfaitement à ce qu'il nomme ses fractions. Dans ces carnets faits de petits bonds littéraires, d'éclairs historiques et de flammèches réflexives, Jean Marcel a sans contredit trouvé son genre.

Ce sixième tome entraîne de nouveau ses lecteurs dans une épopée faite d'idées et de concepts parfois intellectuels et parfois drôles, mais toujours avec ce ton juste et cet esprit aiguisé qui font apprécier son talent d'essayiste à la grandeur de la francophonie.

Jean Marcel est médiéviste, essayiste et romancier.

Après une prolifique carrière universitaire au Québec comme enseignant et chercheur, il a fait de la Thaïlande son pays d'adoption, où il continue aujourd'hui sa réflexion et son œuvre pour laquelle il a reçu plusieurs prix littéraires.

Image en couverture :
Calligraphie siamoise 1,
Suksan Seweelanlop

ISBN 978-2-922930-70-2

